

UNE RANDONNEE EN SOLITAIRE

Du même auteur

Avec Michel Sentis :

Ce Monde que Dieu nous confie

Préface du cardinal Franz König

Editions du Centurion, Paris, 1979

(paru également en italien, anglais,
espagnol et coréen)

Liberté pour le Zaïre

Caux Edition, 1991

(paru également en anglais)

CHARLES PIGUET

UNE RANDONNEE
EN SOLITAIRE

CAUX EDITION

© CAUX EDITION, 2002
Rue du Panorama
CH-1824 Caux (Suisse)

ISBN 2-88037-037-X

Jeune médecin dans un hôpital, j'ai vu un jour arriver un homme qui se plaignait d'un mal de ventre à se rouler par terre. J'étais pour la première fois de garde nocturne aux urgences, une situation angoissante pour le débutant que j'étais. Le cas présent, heureusement, fut vite diagnostiqué : une appendicite aiguë qui nécessitait une intervention rapide par le chirurgien de service. C'est ainsi que, le jour suivant, au cours de la tournée, j'ai rencontré Nicolas, en état de se présenter, et de me remercier avec effusion de lui avoir sauvé la vie !

Je ne me doutais pas qu'une fois établi dans mon propre cabinet, j'aurais l'occasion de retrouver Nicolas et d'en faire un ami. Marié avec un enfant et bientôt deux, il enseignait la littérature au gymnase de la ville.

Rien n'est plus gratifiant pour un médecin qu'une relation de franche amitié avec un patient. Aussi naturel que cela puisse paraître aux habitués de nos cabinets de consultation, le fait est plutôt rare. En effet, la plupart de ceux qui nous consultent le font, à juste titre, parce qu'ils attendent quelque chose du thérapeute. Ils viennent partager un besoin et veulent qu'on y réponde. S'il est donc exceptionnel que l'un d'entre eux entre chez moi en me demandant comment je vais, cela l'est encore plus de me trouver en face de quelqu'un qui semble se préoccuper sincèrement de mon état. Car les médecins ont eux

aussi leurs problèmes, leurs états d'âme, leurs coups de pompe, sans parler de toutes les maladies qui affectent le commun des mortels. La différence vient peut-être qu'à force de côtoyer des malades à longueur de journée, ils finissent par ne plus prendre la maladie au sérieux. Si nos salles d'attente sont peuplées de personnes qui, elles, la prennent souvent au tragique, il nous arrive de souhaiter rencontrer un mal vraiment sérieux, un bon cancer, une crise cardiaque fulgurante, pour nous sortir du train-train des bobos à répétition.

Ce patient-là était différent et je l'ai senti à sa première visite. Il m'a dit d'emblée qu'il désirait établir avec moi une relation qui l'aide à se prendre en charge. Autrement dit, il voulait se passer de moi le plus vite possible. Un médecin qui aide ses patients à se passer de lui fait certes l'affaire des

caisses d'assurance, mais pas celle de la corporation, ni des pharmaciens. Ce que je ne savais pas, c'est qu'en échange de mes modestes services de professionnel, j'allais être gratifié d'une relation d'amitié exceptionnelle qui, au cours des années, a profondément influencé mon attitude d'homme et de thérapeute.

J'ai ainsi été témoin de l'évolution spirituelle d'un homme, notamment dans sa vie matrimoniale et dans son attitude envers la sexualité. Rien de répréhensible dans ce qu'il m'a raconté, rien que la morale chrétienne conventionnelle aurait pu condamner, rien de plus que les tentations auxquelles doit faire face tout être humain à cause même de sa condition d'homme.

Et pourtant, son histoire me touchait. Déjà par le fait qu'elle ne laissait rien dans l'ombre et qu'elle témoignait, chez celui qui me la racontait, d'une volonté de com-

prendre les ressorts les plus cachés de sa nature humaine, jusqu'au plus profond de son inconscient.

Mais il y avait plus. Le combat de cet ami allait volontairement à contre-courant de la tendance actuelle de la psychologie qui considère le plaisir comme nécessaire à l'équilibre. Y avait-il chez lui un certain fanatisme ? J'y voyais une force créatrice indéniable et même une sérénité de vie qui tranchaient avec les situations de dérèglements personnels et familiaux qui se révèlent trop souvent dans mon cabinet.

J'étais tout de même perplexe, car je décelais aussi la recherche volontariste d'une norme de vie qui devait être valable pour tous et répondre à la décadence ambiante. Il en résultait une fixation sur un aspect seul de la vie spirituelle, celui qui touche à la sexualité. A cause des demandes incessantes de l'instinct, beaucoup d'énergie était utilisée à s'efforcer de les contrecarrer, ce qui revient à

s'infliger un véritable supplice de Tantale.

La question reste donc posée : y a-t-il dans ce domaine une règle générale universelle qui peut être énoncée - par une autorité ecclésiastique ou par un conseil de sages - dont les lois civiles doivent s'inspirer, ou faut-il plutôt encourager chacun à trouver sa propre voie au gré de son propre cheminement intérieur ? La première option insiste sur la loi. La seconde sur la conscience. La première sur le jugement qui découle de toute règle extérieure à l'individu. La seconde sur l'apprentissage et sur le témoignage. L'histoire qui suit est une illustration du deuxième terme de l'alternative.

Après mes conversations avec cet homme que j'ai appelé Nicolas, j'avais pris quelques notes. Je les ai récemment retrouvées en rangeant mes dossiers. Elles m'ont permis de revivre dans les moindres détails ce que j'avais entendu alors. Y étaient joints

quelques textes, écrits par mon patient, qui relataient son cheminement. Les circonstances ayant changé, l'environnement humain des protagonistes s'étant transformé, j'ai tenté de les présenter sous la forme d'une histoire cohérente tout en modifiant, selon l'usage, quelques aspects et, bien sûr, les noms des personnages.

Ce n'était pas la première fois. C'était la deuxième, qu'il passait du temps à réfléchir. Plusieurs jours durant. Il y avait en lui une fibre d'anachorète. C'était en tout cas l'épithète qu'il s'attribuait. La psychologie aurait parlé d'une tendance à l'introspection qui se traduisait par une timidité, une gêne dans son comportement envers les autres. Son caractère, il ne l'avait pas choisi. Il lui fallait donc du temps pour apaiser son esprit.

Il n'est pas facile de se dégager alors que tout frétille autour de soi et que l'on est entraîné soi-même dans le

tourbillon. Il se trouvait libre pour quelques jours. Sans obligation familiale, maintenant que la cadette s'était installée à son compte. Sa femme était heureuse de s'échapper chez sa sœur. Lui partirait à la montagne. Il avait trouvé par hasard dans un journal le programme de l'une de ces randonnées que l'on offre aujourd'hui avec tous les détails des étapes, des gîtes, des possibilités de ravitaillement, des temps de marche. Pas de tâtonnements dans la préparation. Il n'y avait qu'à partir.

Le train avait serpenté jusqu'au village de départ du circuit. Un de ces trains pittoresques lorsqu'on a le temps de jouir du paysage. La journée s'annonçait magnifique et la météo prédisait le même anticyclone pour les jours à venir avec quelques rares orages en montagne. Il se ravitailla pour cinq jours de crackers, viande

séchée, biscuits, chocolat et autres denrées impérissables. Cela ferait les pique-niques de midi.

Lentement, il attaqua la première étape. Cinq heures jusqu'au col, puis une petite descente pour atteindre le gîte indiqué. Déjà il se sentait rasséréné. Aucun problème majeur. Aucune préoccupation immédiate. Il jouissait d'être seul et la solitude était une conversation avec l'intime. La réflexion fonctionnait toujours en lui et là, au lieu d'être une obsession désordonnée au milieu des occupations quotidiennes, elle se faisait paisible, apaisante. Peut-être même serait-elle génératrice d'idées neuves pour l'avenir ?

Il l'espérait. D'ici quelques années, sa femme et lui seraient à la retraite et déjà, avec le départ des enfants, leur vie se trouvait à un tournant.

La retraite, il l'envisageait avec calme. Depuis longtemps, ses intérêts allaient bien au-delà de ses activités professionnelles. Mais ce qui le tiraillait parfois, c'était la question du sens. A quoi bon ? Pensée pernicieuse qui ouvre la porte au nihilisme. Selon les statistiques d'espérance de vie, Françoise et lui avaient, au bas mot, encore trente années à vivre mais, tout à coup, l'âge aidant, la réalité de l'échéance finale se faisait présente.

La marche en avant n'avait été rien d'autre que la recherche de la réussite professionnelle. Il le voyait clairement aujourd'hui et cela perdait son attrait. Alors vivre pour quoi ? Il était encore bien trop tôt pour se préparer à mourir. Ses parents étaient tous les deux vivants et bien vivants peut-être pour des années encore, et voilà que lui se demandait ce qu'il faisait sur terre !

Un rouge-gorge se posa devant lui à vingt centimètres, avenant, amical, clignant d'un petit œil câlin. Quelques secondes de complicité avec cet oiseau si familier suffirent à retourner du tout au tout le fil de ses pensées. N'avait-il pas réussi, depuis un certain temps, à se maîtriser davantage ? Ces tendances tenaces de sa nature qui sont comme des bâtons dans les tibias, des bâts qui blessent, ces timidités paralysantes, ces peurs, ces excitations avilissantes et humiliantes, n'avait-il pas appris peu à peu à les laisser à côté du chemin ? Il y avait progrès. Il décollait...

Ô vanité de l'acquis moral et spirituel ! Il leva la tête pour regarder devant lui et il la vit. Elle marchait seule. Puis elle s'arrêta et s'assit sur le bord du sentier. Il eut un pincement de cœur, sentant d'emblée l'attirance que provoque la rencontre en

solitaire d'une femme. Le combat stérile qu'il croyait avoir laissé derrière lui était là, bien présent. Après un vol dans l'éther de l'autosatisfaction, il se retrouvait en rase-mottes.

Il salua l'inconnue comme il convient de le faire pour toute personne rencontrée en montagne et poursuivit son chemin. Le cri rauque d'un grand corbeau se répercuta à travers les mélèzes. L'oiseau ne devait pas être loin et il le chercha des yeux. Impossible de le voir mais son croassement distinctif, si différent de celui des corneilles, continuait à signaler sa présence rapprochée qui se déplaçait sans cesse parmi les feuillages.

Son premier flirt remontait à l'Armistice de 1945, quand les garçons et les filles des écoles avaient été lâchés en ville pour se défouler. La main dans la main, il avait déambulé dans les rues avec une fille. L'exception de

la circonstance, l'excitation d'une bande d'adolescents n'empêchèrent pas sa mère de lui faire une remarque le lendemain. On l'avait vu. Il était trop jeune pour cela. Son père, qui était présent, n'ajouta rien.

Cette remarque maternelle, motivée par la crainte qu'ont des parents de voir leur enfant faire les bêtises qu'ils ont faites, ou désiré faire, eux-mêmes, s'était-elle identifiée à une injonction divine dans le subconscient d'un jeune homme pas encore émancipé ? Ou était-ce vraiment sa conscience qui, ayant pris le relais, l'avait gratifié, tout au long de son existence, d'une notion tranchée du bien et du mal, posant des garde-fous qui l'avaient empêché de donner libre cours à son penchant pour la sexualité ? Il savait bien, par les fois où il s'y était laissé prendre, que si un buisson d'églantier est tout de charme au regard, il

n'épargne pas celui qui veut y faire son nid. N'empêche que l'envie de se coucher dans les roses ne l'avait jamais totalement quitté et que parfois même, l'âge aidant et sa peau s'étant quelque peu tannée, il imaginait qu'il pourrait peut-être s'y risquer sans trop d'égratignures.

Le désir de se soustraire au monde s'était manifesté à peine quelques années plus tard. Il venait de terminer son bachot et voulait prendre du recul, histoire de découvrir dans la solitude la voie inspirée pour sa vie. Une place de gardien de cabane offerte dans un journal du Club Alpin lui parut la solution idéale. Il avait passé quinze jours près des sommets. Quinze jours particulièrement solitaires puisqu'il avait fait un temps exécrable avec des chutes de neige en plein mois de juillet. Mais contrairement à son attente, il se retrouva

face à lui-même, impuissant dans sa volonté, incapable d'écarter, même pour un temps limité, les sollicitations de son corps et de son cœur. Il y avait cette camarade à qui il avait parlé de sa retraite à la montagne et qui avait répondu : "Je viendrai peut-être te dire bonjour." Cela avait suffi à remplir ses journées de l'attente de la voir paraître. Il l'espérait et, même sans concupiscence, il sentait que cet espoir était en conflit avec sa volonté de laisser Dieu le guider en tout, en particulier sur le choix d'une profession et celui, plus délicat encore, d'une compagne de vie. Dans sa solitude forcée, son idéal se trouvait battu en brèche par le terre-à-terre de sa nature d'homme.

Aujourd'hui, la simple vision d'une femme sur son sentier le ramenait au même point. Il sentait l'emprise d'une attirance qui se moque de la conscien-

ce du bien et de la volonté de s'y conformer. D'un seul coup, il était envahi du désir d'abandonner ses bonnes résolutions pour prendre le chemin du flirt, du badinage, tout en sachant que les deux chemins ne peuvent être parallèles et qu'ils divergeront de plus en plus. Il y avait donc un choix fondamental de vie, un choix éternel qu'il croyait avoir fait. Pourquoi devait-il se tourmenter pour si peu ?

Il marchait et cela était apaisant. Le calme revenu, il jouissait de la promenade, regardant la nature, les plantes, les fleurs. Le combat intérieur n'avait duré que quelques instants. Il fut bien vite oublié. Il pensait à autre chose. A quoi ? Apparemment à rien de significatif, mais il acquérait la confiance qu'il recherchait. L'optimisme pour son avenir et celui de sa famille. Oui, tout était bien pour ceux qu'il ché-

rissait : son fils, sa fille surtout qui lui avait causé quelques soucis. A vrai dire, sans raison. Les jeunes se rebiffent s'ils ont le sentiment que leurs parents se tourmentent pour eux et cherchent à les surveiller au moment où ils doivent affirmer leur indépendance.

Le rythme régulier de la marche lui enlevait la notion du temps. L'exercice de ses jambes agissait comme un massage naturel et bienfaisant sur son système digestif, éliminant l'air vicié dans les deux sens. Le vide ainsi créé provoquait une sensation d'appétit. Il regarda sa montre. Onze heures trente. A midi, je m'arrête, se dit-il...

Quelques instants plus tard, il avait à peine entamé ses tartines qu'il la vit venir. Alors qu'il l'avait oubliée, elle arrivait sur le sentier, le sac au dos et les jambes nues. Il prit le parti de ne

pas en faire cas. Elle passa sans rien dire, juste un petit regard.

Elle n'avait rien de particulièrement attirant, mais elle était une femme seule dans un endroit isolé qui rencontrait un homme seul. Et lui ne comprenait pas pourquoi ceci devait provoquer l'envie d'un dialogue différent de celui qu'il aurait amorcé tout naturellement avec un homme. Ce n'était pas une femme particulière qui avait passé dans son champ de vision, c'était l'éternel féminin. Il savait pertinemment que rien ne se passerait entre eux et pourtant il ne pouvait se défaire du susurrement diabolique qui tourmentait son imagination.

Il se força à terminer son casse-croûte, à ne plus penser à rien, à rire de lui-même, à considérer la question de façon extérieure et objective... tout en se demandant s'il la rencontrerait à nouveau plus loin...

Il se remit en route. Et bientôt, elle était devant lui, marchant d'un bon pas. Il se surprit à forcer l'allure. Il se rapprochait et, arrivé à sa hauteur, il fit : « Seuls en montagne, on ne peut faire autrement que se rencontrer. » Elle acquiesça. Ils bavardèrent tout en poursuivant leur chemin, de tout et de rien, du paysage, des troupeaux de vaches, du soleil. C'était sans conséquence et remettait les choses en place. L'échange naturel et plaisant démystifiait la scène. La réalité faisait s'envoler le rêve. Il plaisanta. Elle rit. Puis elle dit qu'elle avait été heureuse de le rencontrer mais qu'elle voulait marcher plus vite. Elle pressa le pas. A quelques mètres, elle se retourna et lança : « Qui sait ? On se reverra peut-être. »

Cette remarque suffit à remettre en mouvement tout le processus. N'avait-elle pas dit qu'elle faisait un circuit de

trois jours, en gros le même que le sien ? Il se surprit à vouloir en savoir davantage sur cette femme fort bien entraînée à la marche. Son rythme était plus rapide que le sien et cela touchait son orgueil masculin. En même temps, il avait une grande envie de découvrir cette personne énigmatique. Pourquoi partait-elle seule trois jours en montagne ? Était-elle mariée ? Derrière une attitude enjouée, il y avait une froideur, peut-être un désarroi qui l'intriguait. Or, pour un homme, l'envie de découvrir une femme prenait vite le sens de dévêtir, ce qui, dans le sens propre des mots, est déjà pareil.

« Nicolas, se dit-il. Tu es bien loin de ta retraite spirituelle. » Et il revit, comme dans un film, ce qui s'était passé lors de sa première échappée, près de quarante ans auparavant.

Une nuit, alors qu'il pleut dehors, deux jeunes filles arrivent dans la cabane du Club Alpin. Il dort profondément, seul dans le dortoir. Il n'est réveillé que lorsqu'elles se glissent dans leurs couvertures. Elles ont quitté la plaine après le travail et sont montées à la lumière d'une torche. Elles ont mangé et ne demandent rien du gardien sinon de pouvoir dormir tout de suite afin d'être en forme pour la course qu'elles ont prévue pour le lendemain.

Mais elles sont bavardes et, dans le noir, elles se mettent à parler, se vantant de leurs relations, de leurs petits amis. Lui, à l'autre bout du dortoir, se sent de plus en plus envahi du désir de se pousser vers elles.

S'il ne le fait pas, est-ce parce qu'il ne veut pas ou qu'il n'ose pas ? Sans doute un peu de l'un et de l'autre. Il s'est retiré ici pour autre chose. Faut-

il tout remettre en cause en vue d'une aventure sans suite ?

Dans ces moments, le désir surgit comme une voix extérieure à soi-même. Un envoûtement de plus en plus irrésistible si on s'y laisse prendre et qui finit par vous enlever votre liberté de choix. Le susurrement se mue en filet d'eau, puis en torrent impétueux, finalement en tornade qui entraîne tout, rochers, sapins, chalets.

A-t-il raison de se cramponner à cette conception-là ? Sa liberté ne lui offre-t-elle pas la joie d'accepter les suggestions de ses instincts afin d'en jouir pleinement ? Pourquoi résister ? Eternel débat, éternels combats. Cette nuit-là, il ne cède pas et, en se tournant de l'autre côté : « Dormez bien ! »

Le matin, quand il prépare le petit déjeuner et voit les jeunes filles pour

de bon, il les trouve fort peu avenantes et se dit que le jeu n'en aurait pas valu la chandelle. Belle échappatoire que le mépris. Le renard de la fable en usait déjà : « Ils sont trop verts et bons pour des goujats. »

Il accéda au col vers six heures du soir et le soleil que la crête avait caché un moment réapparut. Encore une petite descente avant d'arriver au restaurant qui tient lieu de gîte d'étape. De nombreux touristes montés en voiture par l'autre versant mangeaient et buvaient. Il s'annonça auprès du patron. Ses chambres étaient toutes libres ainsi que le petit dortoir. Elevé dans la parcimonie, il choisit instinctivement le moins cher. Il n'y aurait sans doute personne d'autre et il se trouverait bien. Il prit la clé, alla se reposer un moment. Quand il sortit pour manger sur la

terrasse, l'animation y régnait encore mais, à mesure que le jour baissait, les gens partaient les uns après les autres.

Lui s'était installé tout au bout, face à la plaine et au soleil couchant. Il voulait écrire, espèce de désir inassouvi depuis toujours. Ces journées de réflexion lui en donnaient l'occasion. Il sortit un cahier qu'il avait emporté pour le cas où l'inspiration surgirait...

Il griffonna : « Il faut écrire à la file, sans se soucier du style. C'est là un secret de l'écriture. Se laisser porter par ses idées et les mettre bas. Découvrir où elles vous entraînent. La solitude favorise la réflexion, stimule la pensée, fait même surgir des flots d'idées qui se succèdent à grande allure. Comment les capter ? »

Arrivé là, le flot se tarit. Les idées ne venaient plus. Il regarda autour de

lui et il la vit. Elle était là, impersonnelle, la dernière restée sur la terrasse vidée de tout autre client. Elle le poursuivait, c'était sûr, ou bien se faisait-il des idées ? Il ne bougea pas et reprit sa contemplation de la longue soirée d'été.

Quand enfin il se leva, elle était partie. Il rentra dans le café et, au moment de prendre la clé du dortoir, il remarqua que celle du numéro cinq manquait au tableau. A l'étage, en passant devant les portes des chambres, il se demanda laquelle était occupée mais elles ne portaient pas de numéros. Il passa outre.

Il s'endormit vite mais fut tourmenté par des rêves. La nuit fut longue cependant et, le matin, il se sentait régénéré à tout point de vue. Il faisait beau. Il partirait à neuf heures.

Il se mit en route joyeux. Le sentier repartait en descente, magnifique promenade de mise en condition physique. Après deux heures de marche en douceur, il avait rejoint quelques vieux chalets, noircis par le temps, qui entouraient un autre gîte d'étape proposé par son plan de parcours. Il les contourna pour amorcer la remontée qui conduisait au col suivant. Il s'arrêta afin de se sustenter avant l'effort. Une bergeronnette grise se posa sur une grosse pierre à quelques mètres, frétilant de la queue. Tous les promeneurs de montagne la connaissent. Elle est là

devant vous à une petite distance. Elle vous séduit par son charme et on se met à l'observer mais elle s'esquive, puis réapparaît quelques mètres plus loin, à même le sentier, trémoussante, comme jouant avec vous. Ou bien se jouant de vous ?

Tout absorbé par ses réflexions ornithologiques, il ne la vit qu'au dernier moment. Souriante, elle venait vers lui sur le sentier. Il sursauta intérieurement et fut troublé. Fallait-il attendre ? Ou se lever et presser le pas ? Elle passa. Ils se saluèrent sans plus et il se dit qu'il était bête. Il la laissa prendre une bonne distance avant de se remettre en route et décida de couper à travers les myrtilles et les rhododendrons.

Le chemin dessinait une courbe dans la partie alluvionnaire d'un vaste cirque qui montait en pente douce. Il pourrait le retrouver en longeant les

rochers qu'il voyait là-haut. La marche est plus lente et plus pénible parmi les pierres et les buissons, mais elle donne une grande jouissance de liberté.

Il admirait les fleurs et les pierres de toutes couleurs, les lichens rouges, les aïrelles. La végétation changeait et le sol devenait de plus en plus détrempé par l'eau du torrent qui s'infiltrait dans les mousses. « Voilà pourquoi le chemin fait un détour, » se dit-il.

Au moment où il changeait de cap, elle réapparut dans son champ de vision à quelque distance. Il eut le sentiment qu'elle le narguait, puis s'accusa aussitôt de laisser à nouveau son imagination se débrider. Toute cette histoire n'était pas possible ! Ne pouvait-il pas tout simplement laisser tomber ?

C'est comme s'il avait eu en lui, dans un endroit indéterminé de son être, un capteur qui réagissait à des ondes mystérieuses. Mais d'où venaient-elles, ces ondes ? De son œil, à la vue d'une personne de l'autre sexe ? D'un instinct atavique incontrôlable ? D'un désir inassouvi de conquête ? Ou de l'impression qu'une aventure amoureuse serait facile ?

Mais il ne la voulait pas cette aventure, de toute la force de sa volonté, à cause de son engagement de vie, par fidélité envers sa femme et pour ne pas se créer des embêtements. Dans toute sa vie conjugale, il n'avait jamais cédé à ce genre de sollicitation, mais cette fois-ci la mise en scène était si raffinée qu'elle prenait un tournant frisant le ridicule.

Il passa le col, descendit de l'autre côté par un chemin plus escarpé dont on pouvait couper les tournants par

des raccourcis. Le soleil avait déjà amorcé son couchant, disparaissant puis réapparaissant dans une échan-crure de rochers, jouant tour à tour dans l'ombre et la lumière. Et là, sur un petit promontoire herbeux, devant les falaises, elle était assise, à quelque deux cents mètres, le dos tourné. Il s'arrêta. Pour admirer la montagne au crépuscule ou l'observer ? Le cœur humain est retors. Ceux qui ont exercé l'art socratique de la connaissance de soi le savent bien. Après un moment, elle se leva. Le voyait-elle ? Elle partit à vive allure dans la direction du col qu'il venait de franchir. Elle trébucha dans les pierres, se releva et frotta ses genoux. Il appela. Sans se retourner, elle poursuivit sa course très rapidement et disparut. Il resta planté là, hébété. Puis il se dit qu'elle était folle.

L'aventure avait pris fin. Il le savait. Aventure tout intérieure ? Selon les normes courantes, oui ! Mais selon les normes absolues auxquelles il avait l'habitude de se référer ?

« Celui qui porte ses désirs sur une femme accomplit déjà en imagination un acte sexuel avec elle. » Paraphrase d'une sentence évangélique qui témoigne d'une fine connaissance psychologique de l'âme masculine que Freud lui-même n'aurait pas désavouée. Intervient alors le libre choix de faire ou de ne pas faire. Mais peut-on se débarrasser de la hantise de vouloir faire ?

Maintenant il était libre et il dévala la pente à la course. Il avait entrepris ce périple pour ressentir la joie intérieure. Et pourtant, en apercevant un vieil ami d'enfance qui le précédait sur le chemin, il se sentit mal à l'aise, comme s'il avait été épié dans ses

tourments secrets. Pourquoi a-t-on tant de pudeur à exposer même ses tentations ? L'ami ne se serait pas offusqué. Ils bavardèrent du passé, firent route ensemble et poursuivirent dans le restaurant qui servait de gîte d'étape autour d'un caquelon de fondue. Sympathique conversation, entretien de l'amitié, sans plus. Son ami était divorcé, il le savait, et il vivait avec une femme beaucoup plus jeune que lui. Qu'en pensaient ses enfants qui habitaient avec leur mère ? Nicolas savait tout cela mais ne dit rien. Qu'il était difficile de parler de ces choses, de celles qui comptent le plus, remuent le plus et font souffrir le plus, dans une vie. Ou dans des vies, devrait-on dire. « Je vais redescendre, dit l'ami. Il me faut une bonne heure jusqu'à ma voiture. »

Nicolas, lui, était décidé à continuer jusqu'au bout. Il n'avait fait que deux

jours sur les cinq prévus. Il choisit à nouveau un dortoir, réflexe d'économie ou volonté de se prouver à lui-même qu'il n'était pas embourgeoisé par le confort ? Cette fois-ci, il n'était pas seul. Les paillasses contiguës sur deux étages étaient déjà partiellement occupées par une horde de jeunes. La nuit serait agitée.

Le lieu s'appelait Derborence, le mot qui « chante triste et doux dans la tête ».

Il y venait pour la première fois, mais Derborence vivait en lui depuis qu'à seize ans il avait lu le célèbre roman de Ramuz, à l'âge où les sentiments font des remous, où ils déferlent en vous comme une avalanche de pierres et de boue. Le livre, il l'avait toujours dans son édition de la Guilde du Livre de l'époque avec, en page de garde, les

dédicaces que ses camarades, garçons et filles, avaient inscrites pour son dix-septième anniversaire, témoignant de leurs grands idéaux d'alors : « Si je diffère de toi, loin de te léser, je t'augmente. » (Saint-Exupéry) - « Le faible regarde toujours ce que font les autres. Un homme agit par lui-même. » - « La plus belle âme, quand elle ne se donne pas, est laide ; du moment qu'il y a combat, il y a vie et c'est le bonheur. » (Ysaïe) - « Par-dessus tout, sois fidèle à toi-même. »

La nuit fut moins bruyante que prévu. Il y avait eu du bruit, beaucoup de bruit, mais il avait développé une capacité de se soustraire à l'agitation extérieure. Les chiens qui aboient, les trains qui passent, les ronflements de son partenaire ne dérangent plus vraiment dans la mesure où on ne laisse pas

l'énervement s'imposer. Accepter son entourage nocturne sans discrimination est finalement plus efficace que des somnifères.

Il se sent reposé pour entreprendre sa journée et s'installe à la terrasse du café pour le petit déjeuner. Un haut-parleur mal réglé égrène le journal de sept heures. Il sursaute : « Une femme non encore identifiée s'est tuée dans la région de... » Il n'a pas compris. « Elle se promenait seule dans un endroit escarpé. Encore un accident de montagne. On ne saurait trop recommander aux promeneurs de ne pas quitter les sentiers balisés. »

Elle n'était pas folle. Elle était un spectre ! Pendant un instant d'orgueil, il se compara à saint Antoine, seul dans le désert, tenté par des apparitions. Puis, dans le désordre de sentiments contradictoires, il pensa à rebrousser chemin. Le temps était

menaçant. Devait-il alerter la police ? Pour dire quoi ? Qu'il l'avait vue ? Il ne savait même pas si c'était la même personne.

A la fin des nouvelles, on donna une description de l'accident qui montrait sans équivoque que ce ne pouvait être l'inconnue. Pourquoi sa première réaction fut-elle de se dire : dommage ! Lui en voulait-il donc ?

Il se mit en route en scrutant le ciel avec appréhension. Après avoir longé le lac à gauche, il est saisi par la dimension de l'éboulement. Des rochers immenses, entassés les uns sur les autres, presque sans végétation après tout ce temps. On comprend que les habitants d'alors aient cru à une œuvre du diable. La montagne était venue en bas.

L'itinéraire passe par *Les Echelles de la mort* et cela lui donne un léger serrement d'estomac. Le sentier est

clairement indiqué mais il est seul et, en avant-saison, on rencontre peu de monde, ce qui favorise l'introspection. Avait-il vraiment cru que l'accident concernait la jeune femme qu'il avait rencontrée ? N'était-ce pas plutôt qu'il aurait voulu que ce soit elle ? Mais pourquoi donc ? Depuis le fond des âges, les hommes de sexe masculin se sont sentis humiliés de n'être pas assez forts pour dominer leurs instincts. Il se souvenait de son maître de latin. Passionné de montagne, il venait parfois en classe chaussé de gros souliers. Dès la fin des leçons, il sortait une énorme pipe dont le foyer dépassait de la poche de son veston. Jovial, il aimait ces garçons de dix-sept ans auxquels il essayait de faire apprécier la culture ancienne. Cicéron, Tacite, Ovide, que restait-il de ses cours ? Nicolas n'avait pas été un fort en thème, surtout dans une langue

dite morte. Mais il se souvenait d'une remarque inattendue de son maître qui avait soulevé quelques grognements désapprobateurs dans la classe : « Les hommes primitifs avaient des désirs très simples : dominer les autres hommes et coucher avec les femmes. Nous devons admettre que nous sommes encore conditionnés par ces pulsions ancestrales. » Cela semblait caricatural, mais il avait peut-être raison.

Hier soir, Nicolas a téléphoné à sa femme. Tout va bien. Elle pense à lui. Pour lui aussi, tout va bien !

Les dernières forêts traversées, le sentier se perd dans les éboulis et devient raide. Des gens descendent. Le passage est donc praticable. La pluie se met à tomber. De plus en plus insistante. De plus en plus mouillante. Il resserre le capuchon de sa vareuse autour de son visage. Et

c'est le premier éclair suivi aussitôt par un coup de tonnerre qui éclate et s'éparpille au ras des rochers. Faut-il redescendre ? La seule issue est en avant. Il avance donc en accélérant, malgré l'essoufflement. « Je n'ai plus l'entraînement, » se dit-il. La piste se faufile entre des pierres et des rochers qui l'enserrent. Heureusement, il y a des câbles. Il s'agrippe. L'eau se déverse à flots du ciel sur la terre. Elle l'inonde alors que l'orage s'acharne sur lui. Il est lessivé, rincé, lavé comme dans un baptême par immersion. Plus de place pour l'angoisse. Il faut vaincre.

Le passage s'élargit. Le sentier est moins raide. Il débouche sur un replat. Comme prévu, il va pouvoir passer la nuit à l'hôtel signalé dans ses cartes, à quelque trois heures de marche. La pluie a cessé. Le grand rocher en surplomb qui se dresse au

milieu du col fera l'affaire pour se protéger pendant la boustifaille de midi. Le soleil pointe. Il enlève sa chemise et, torse nu, se laisse sécher par le vent. Il étend ses affaires sur le rocher.

L'hôtel était anachronique, mais d'autant plus pittoresque. Survivance des temps où l'on découvrait les montagnes, entreprenait les premières escalades. D'autant plus anachronique qu'aujourd'hui une route permet d'y accéder en voiture. Mais il a gardé son cachet d'antan, petit building fin dix-neuvième planté au milieu des pâturages, avec ses fenêtres régulières, ses volets peints en vert, ses murs décrépis. La tenancière est du même moule. Arrière-petite-nièce du fondateur de l'établissement, elle tient le coup, fidèle à la tradition. Un vague neveu vient bien lui donner un coup

de main de temps en temps, mais elle mène la maison presque toujours seule pendant la saison d'été, accueillant les visiteurs avec la courtoisie quelque peu affectée d'autrefois.

« Monsieur, je vais vous conduire à votre chambre. »

Elle décroche la clé et, précédant l'hôte, elle monte au premier. La chambre est dans le décor. Lit en sapin non teinté, duvet bouffant sur des draps écrus, une chaise, une table et, sur un lavabo, la grosse écuelle et le broc.

« Si vous préférez l'eau courante, vous pouvez aussi utiliser le cabinet de toilette que nous avons aménagé à l'étage. »

C'est la seule concession au modernisme. Pour la lumière, la bougie est sur la table de nuit et les allumettes dans le tiroir.

Nicolas fut saisi par la frayeur d'un incendie mais il se rassura. Dans cet hôtel désert, il serait peut-être le seul à pouvoir en provoquer un.

« Le dîner est à dix-neuf heures. D'ici là, vous aurez le temps de vous reposer. » Et d'abord de me sécher, pensa-t-il.

La chambre était froide. Il commença par ouvrir la fenêtre dans l'espoir que l'air extérieur serait plus chaud. Le temps changeait et l'on pouvait prévoir le soleil pour le lendemain, mais à deux mille mètres, à cinq heures de l'après-midi, il faisait frisquet après la forte pluie de la matinée. La neige n'était pas tombée bien loin. Il déballa ses quelques affaires, étala soigneusement ses habits mouillés sur tous les supports disponibles et s'étendit sur le lit. Il était bien au chaud sous le duvet. Cet hôtel de carte postale ancienne attisait son

sens de l'humour et favorisait le contentement. Il fit un somme.

Peu avant sept heures, il descendit. Le grand poêle avait été chargé au maximum. Un jeune couple s'y réchauffait. Ils avaient empilé tout autour sur les dossiers des chaises chaussettes, pullovers, vareuses, chemises, ce qui donnait à la pièce une atmosphère de buanderie.

Il se présenta : « Bonjour Madame, bonjour Monsieur. » Eux, c'était Fabienne et François. Des Français.

« Ce soir au menu, il y a du potage de légumes, puis de la viande séchée, avec pain, beurre et fromage, lança la patronne en ouvrant la porte. J'espère que cela vous conviendra. Désirez-vous deux tables ou voulez-vous manger ensemble ?

- Nous voulons une table d'hôte, répondit Nicolas qui s'était docu-

menté sur la vie des hôtels d'autrefois.
Et vous la présiderez.

- C'est vrai, dit-elle. C'est comme cela que cela se faisait, mais l'étiquette se perd. »

Ils s'assirent à quatre à la grande table, apprêtée avec des couverts en aluminium et des serviettes en papier. Elle au bout. Nicolas à sa droite, le jeune ménage à sa gauche.

Ils doivent être en voyage de noces, se dit-il. Et cette pensée le réjouit.

La douairière apporta la soupière et servit chacun avec une grande louche. Tout au long du repas, elle se leva pour chercher les plats, pour servir, tenant tour à tour les rôles d'hôtesse et de servante. Nicolas, qui aimait la familiarité, proposa à la fin du repas de ranger la vaisselle tous ensemble. Elle ne répondit pas. Il comprit qu'il avait outrepassé les limites de la bienséance.

Ils restèrent à bavarder autour de la table. Les jeunes Français étaient sympathiques, enjoués. Le garçon parlait moins que la fille et, de fait, c'était elle qui avait programmé leurs vacances, empruntant la voiture de papa. Nicolas, vieux jeu, lui donnait du Madame. Elle lâcha, légèrement offensée : « Vous savez, nous ne sommes pas mariés. Cela fait bizarre de s'entendre appeler Madame.

- A l'heure actuelle, expliqua Nicolas pour se justifier, il est plus simple de dire Madame à toutes les femmes. Mademoiselle s'utilise à la rigueur pour des vieilles filles qui tiennent à cette épithète, mais moi je préfère une appellation commune qui ne se mêle pas de l'état civil.

- A l'heure actuelle, on s'appelle par son prénom ! Moi, c'est Fabienne. »

Nicolas n'insista pas. Il pensait à sa fille qui vivait en ménage avec un ami. Il aurait préféré qu'elle se marie. Pourquoi ? A cause de la famille ? Des grands-parents qui insistaient dans leur désapprobation ? De la morale ? Il avait peine à y voir clair. Résultat, on ne disait rien. Après tout, une bonne proportion des couples commençaient par se mettre en ménage. On parlait de mariage à l'essai. Etait-ce pire que le divorce ?

Les arguments, Nicolas les connaissait. Il se les servait à lui-même. On en venait maintenant à vouloir donner une base légale au concubinage entre homme et femme, voire entre personnes du même sexe. Un comble ! Dans son for intérieur, il aurait préféré que Christiane régularise sa situation.

Le cerveau est capable de penser à deux niveaux simultanément à une

vitesse vertigineuse, sans pour autant perdre le fil d'une conversation à voix haute. Les pensées fourmillaient dans sa tête alors qu'il conversait avec les deux jeunes gens.

« Le mariage, c'est quoi ? » demanda-t-il.

L'effet de cette question anodine fut étonnant. Comme si les deux ne se l'étaient jamais posée. Elle découlait pourtant tout naturellement de l'aveu de la jeune fille : « Nous ne sommes pas mariés. » Cela demandait une explication. Et Nicolas se sentait interpellé tout autant qu'eux, à cause de sa fille Christiane.

Certes, les mœurs changent ainsi que les normes sociales. Il n'en reste pas moins que le déclic qui fait naître entre un homme et une femme le désir d'une union pour la vie reste semblable à travers les âges. On entre là dans le domaine de l'incommen-

surable. Tous les peuples dans leurs rites et leurs pratiques ont cherché à protéger la flamme d'amour qui jaillit ainsi d'un désir commun. Ils l'ont chantée et dansée dans leurs folklores avant de lui donner un statut juridique, de l'institutionnaliser. Aujourd'hui, dans la société occidentale, ni la famille, ni l'Etat ne semblent plus avoir leur mot à dire.

« Nous avons l'intention de nous fiancer, dit le garçon en guise d'excuse. Pour le moment, nous étudions dans des villes différentes. »

Ils s'aimaient, cela se voyait. Etaient-ils tout simplement trop pressés ?

Nicolas ne pouvait pas les juger. Il ne jugeait pas non plus sa fille Christiane. Il s'empressait même de la défendre devant ses propres parents qui ne comprenaient pas. Il leur expliquait l'évolution de la société, le

travail des femmes, la nécessité pour celles-ci de se faire une carrière, le fait qu'un seul salaire ne suffisait plus à supporter les loyers dans les villes. Tout cela obligeait les jeunes filles à acquérir une activité professionnelle avant d'avoir les enfants. Avec la contraception, on avait d'ailleurs la possibilité de les désirer au bon moment.

Sa fille pourtant avait hérité d'une tradition et d'une religion. Elle faisait partie d'une famille chrétienne où l'on se marie à l'église, où les époux prêtent serment devant Dieu et devant les hommes. Comme on prête serment quand on prend en charge un mandat politique : « Au nom de Dieu, je le jure » avec les trois doigts levés vers le ciel. Lui aussi aurait préféré qu'elle se marie. Du moins civilement. C'eût été déjà un pas. Mais Christiane estimait que l'Etat, instance administrative par

définition impersonnelle, n'avait pas à s'immiscer dans sa sphère privée. Où et avec qui elle habite était son affaire à elle. A la rigueur l'Etat pouvait-il exiger une reconnaissance de la paternité, pour le bien des enfants. Le mariage civil n'entrait en compte que dans ce cas.

Restait l'aspect religieux. Ibrahim était un très chic garçon, mais à quoi se rattachait-il ? A une multiplicité de traditions. Il avait grandi en Suisse et l'apport de diverses cultures lui donnait une ouverture étonnante. Sa mère était de race juive. Son père d'origine musulmane. Il avait même une arrière-grand-mère indienne de la communauté parsi qui suit les préceptes de Zoroastre. Officiellement, il ne pratiquait aucune religion, ce qui n'enlevait rien à son sens des valeurs morales ni à sa foi en un Dieu d'amour et de pardon. Pouvait-on lui

infliger un mariage dans un rite qui ne signifiait rien pour lui ?

Ibrahim aurait peut-être accepté si Christiane avait insisté, mais elle ne voulait pas le forcer. Ils auraient dû décider ensemble. Dans ces conditions, leur refuser la vie commune pour laquelle ils se sentaient préparés l'un et l'autre lui paraissait comme un chantage.

« Qu'est ce que le mariage ? Je me pose la même question que vous » dit Nicolas.

Il aurait voulu leur servir des réponses toutes faites. Une morale tranchée : voici ce qui est permis, voilà ce qui est défendu. Autrefois, tout était simple.

« Nos parents étaient d'abord réticents à nous laisser partir ensemble en vacances, dit le jeune homme. Nous avons fini par les convaincre. »

Comme toujours, la jeune génération gagnait. Et les aînés assistaient à ce déferlement sans réagir. N'étaient-ils pas complices ?

Nicolas n'avait rien à ajouter. Il fallait se coucher tôt afin d'être en forme pour l'étape du lendemain. Les jeunes avaient beaucoup parlé. De leurs impressions de voyage, de leurs études, de la coupe du monde de football, de tout ce qui meuble les conversations de café. Il les avait écoutés malgré ce qui tourbillonnait dans sa tête. Mais il les quitta insatisfait. Il n'avait pas fait le tour de la question qu'il avait lui-même posée. Sa propre vulnérabilité, révélée au cours des deux jours précédents par l'étrange rencontre avec une femme inconnue, était flagrante. Il n'avait plus de recette à offrir, même pas celle à laquelle il s'était accroché tout au long de sa vie matrimoniale : bannir

les non-dits et se souvenir que Dieu est le patron. Il avait terriblement besoin de réfléchir.

Le mariage c'est quoi ? La question allait alimenter sa journée, il le sentait. Au moment de se mettre en route, il aperçut le jeune couple. Quelle différence entre ces deux amoureux et ceux qu'il avait rencontrés un jour dans un camping ! Ils étaient venus passer le week-end ensemble dans la caravane familiale et on le remarquait d'emblée, c'était un week-end volé. Volé aux sacrifices qu'implique un engagement l'un envers l'autre. Une escapade qui brûlait les étapes. Un plaisir pour lequel on ne voulait payer aucun prix. Chez ce jeune ménage-ci, cela parais-

sait plus sérieux. Même sans une promesse devant témoin, inscrite en bonne et due forme dans un registre d'état civil ou ecclésiastique, elle existait entre eux dans le secret de leurs cœurs. Avaient-ils tort, pendant leurs vacances, de partager la même chambre ? C'était à eux de se déterminer. Nicolas sentait que les reproches et le jugement ne l'habitaient plus et qu'il devait les prendre tels qu'ils étaient.

Il marchait depuis un moment. Absorbé dans ses pensées, il avait perdu la notion du temps. Quelle heure était-il ? Déjà dix heures et il avait oublié de jouir du paysage. La route, en lacets sur une dénivellation de quelque huit cents mètres, descendait dans un aplomb extraordinaire. On pouvait couper les tournants, mais il était arrivé à l'âge où l'on évite les chocs dans les genoux. Il marchait

donc d'un pas régulier sur cette route de montagne, carrossable pour une 4x4. Pas de voiture pourtant. Seuls deux cyclistes sur leurs mountain bikes peinaient à remonter la pente en sens inverse.

« Ça grimpe, » leur fit Nicolas, histoire de dire quelque chose en guise de salutation.

Manifestement, ils étaient trop absorbés par l'effort pour prêter attention ou ne comprenaient pas la langue. A peine les avait-il croisés, il se laissa à nouveau absorber par des élucubrations psychologico-morales.

Il n'aimait pas les femmes dominatrices. Sans doute parce que, facilement influençable, il craignait de se laisser régimenter. Alors pourquoi aurait-il fallu que sa fille exige le mariage avant de vivre avec son Ibrahim ? Et pourquoi aurait-il fallu que Ibrahim se plie à cette exigence ?

Ce qu'il acceptait sans sourciller chez le jeune ménage rencontré dans l'hôtel ne coïncidait pas avec ce qu'il aurait désiré pour sa fille. Etrange. Deux poids, deux mesures ? Sans doute le moi réel et les sentiments profonds se révèlent-ils à nu lorsqu'ils concernent ceux qu'on aime. Or l'amour familial est par essence dominateur lorsqu'il croit pouvoir exiger une conformité aux normes du groupe.

Cette histoire de mariage n'était pas facile. Autrefois... justement, autrefois ! N'avait-il pas lu récemment que dans tel village de la campagne, les archives montrent qu'à la fin du 19^e siècle, quatre-vingts pour cent des mariages se contractaient parce qu'un gosse était en route ? Etait-ce mieux ? On devait se marier, parfois avec une jeune Suisse allemande esseulée qui travaillait au pair. On était alors lié pour la vie, pour le meilleur et

souvent pour le pire. Derrière les apparences sauvées et les convenances respectées, on subissait le poids d'une relation mal emmanchée.

Il arriva à un village paysan et touristique à la fois, coquettement inséré à l'intersection de deux vallées, l'une conduisant à l'intérieur du massif des Alpes, l'autre descendant en pente douce du col qu'il restait à franchir pour rejoindre le point de départ du périple. L'air était plus dense que sur les hauteurs, plus pesant. L'été sentait le foin. Dans le décor, une auberge en bois dont les balcons étaient inondés par des cascades de géraniums écarlates. Il regarda sa montre et décida d'y passer la nuit. Le temps disponible lui permettait de sauter une étape mais il voulait se donner un jour de plus pour mettre de l'ordre dans ses

pensées. La réflexion de la journée n'avait qu'augmenté la confusion.

Il voulait contenir le flot, procéder par étape, planter des pitons d'escalade. La vérité n'était-elle pas comme une montagne, certes inaccessible, voilée, mais sur ses flancs on pouvait s'exercer, établir des points d'appui et même des camps de base ? Les philosophes n'étaient-ils pas semblables aux conquérants de l'Everest, n'étaient-ils pas les astronautes de l'esprit ?

Pourquoi l'homme avait-il en lui la rage de conquérir, de savoir, de comprendre ? Puis, quand il croyait la montagne conquise, elle lui croulait dessus, écrasant toute vie sous d'immenses blocs de rocher...

Il n'arrivait pas à contrôler le tourbillonnement d'arguments qui s'entrechoquaient comme des particules dans un cyclotron. Deux pôles se

disputaient son adhésion. La règle et l'ordre face à la compréhension, la compassion, la liberté. La loi qui régimente l'ensemble, qui établit des normes pour tous face à l'examen des cas particuliers, à l'acceptation de la diversité. Dilemme vieux comme le monde qui a martelé l'histoire des peuples. Oscillement d'un extrême à l'autre entre les régimes tortionnaires et ceux qui, prônant la liberté, conduisent au laxisme et à la décadence.

Décidément, ces journées de retraite n'avaient pas apporté la paix qu'il recherchait. Harcelé dans son corps par une espèce de fantôme tentateur, il était maintenant hanté dans son cerveau par des questions philosophiques insolubles. Il se réjouissait de retrouver le train-train apaisant de son foyer.

On est arrivé au bout de ce que Nicolas m'a relaté de son périple. La vie reprenait son cours avec ses occupations diverses : famille, école, sorties au cinéma, rencontres entre amis. J'ai demandé à Nicolas quel bilan il faisait de son escapade. « Nul, me répondit-il d'un ton sec, et pire que cela, négatif, sauf le plaisir d'une course en montagne. » Comme je m'étonnais, il esquiva la question, puis, au bout d'un moment : « Tu connais le livre d'Agatha Christie *Loin de vous ce printemps ?* Une femme se trouve confinée contre son gré dans un lieu désert du Moyen-Orient. Pour

une raison technique, le train ne partira pas avant une dizaine de jours. Au cours de cette retraite forcée qui, unique moyen de passer le temps, lui inflige de longues promenades, elle se découvre peu à peu telle qu'elle est dans sa relation avec son mari, resté à Londres. Et si elle lui disait ce qu'elle ressent ? Si elle lui ouvrait son cœur ? Si elle lui demandait pardon de sa suffisance ? Elle était résolue à le faire. Mais rentrée au foyer, sortie de sa solitude, elle ne dit rien. Les mots lui restent dans la gorge. Plus elle attend, moins elle a envie de parler et la vie reprend comme avant. Même si elle n'en tire pas les conséquences, l'héroïne d'Agatha Christie se découvre telle qu'elle est. Moi pas. Au contraire, j'ai perdu mes certitudes.

- Et Françoise ?

- Nous continuons à nous aimer, sans heurts, mais elle me sent malheureux. Je n'ai pas su lui dire ce qui se passe en moi car je ne le sais pas moi non plus, ni même lui raconter dans le détail mes journées de balade. Je suis bloqué.

- Tu as honte ?

- Un peu, peut-être. J'ai ma fierté comme tout le monde et ce n'est pas agréable d'admettre nos écarts à nos compagnes, même s'ils sont bénins. Mais cette fois c'est plus profond.

- Comment peux-tu remettre tout en doute ? Parfois ce qui semble une montagne de problèmes n'est qu'une taupinière. Surtout lorsqu'on s'empêtre, comme tu le fais, dans de grandes questions intellectuelles. »

Les médecins sont prompts à donner des conseils. Dans le domaine médical, c'est ce qu'on attend d'eux. Dans celui du comportement c'est

plus hasardeux. Je ne voulais pas le faire, car on peut démonter une personnalité comme un horloger le mécanisme d'une montre, mais sommes-nous certains de connaître le mode d'emploi pour remettre les morceaux ensemble ?

Un jour que nous nous retrouvions ma femme et moi avec Françoise et Nicolas chez des amis communs, le déclic s'est produit. En général, il parlait d'auteurs et de littérature avec un tel enthousiasme que l'entourage en était ébloui. Mais cette fois-ci, il s'intéressait à certaines recherches sur l'effet thérapeutique de l'écriture. Des malades pouvaient être libérés de leurs angoisses en écrivant sans effort de style et sans discrimination ce qui leur passait par la tête. Il suffisait d'accepter de se mettre devant une feuille blanche et de jeter sur le papier tout ce qui vous passait par la tête en

se disant que personne d'autre ne le lirait jamais. Nicolas affirmait que pour beaucoup d'auteurs connus, l'écriture était un exutoire. « Le papier est là et je me soulage, » disait Flaubert.

« Tu n'as jamais essayé de faire la même chose ? » ai-je demandé à Nicolas. Non, sa tâche consistait à présenter les auteurs et à transmettre sa passion pour leurs œuvres littéraires. Celles-ci mettaient la barre trop haut pour qu'il veuille les imiter. Il était convaincu qu'il ne savait pas écrire...

Plus tard, il m'a avoué qu'il s'était prêté à l'exercice et il m'a fait lire son texte. C'est celui-ci, mis au point, qui raconte la suite de l'histoire.

Le retour à la maison me fit oublier mes angoisses. Comme toujours, j'étais tout ému de retrouver ma femme. Nous nous étions entendus dès le premier jour de notre association, trente ans auparavant. Très peu d'ombres au tableau, aucune scène de ménage, peu de différents prolongés au-delà d'une journée. Faits l'un pour l'autre, quoi ! Mais au fil des ans, l'amour se transforme. On dit qu'il devient plus profond dans un couple uni. Est-ce toujours vrai ? Il peut aussi devenir de routine. On se connaît si bien que les angles sont arrondis. Il n'y a plus d'aspérités, plus

de grincements dans les rouages, mais la machine tourne à vide. On est tellement habitué l'un à l'autre qu'une certaine indifférence s'installe, imperceptiblement alimentée par les petits agacements de la vie quotidienne : les bruits de gorge et de nez la nuit, les portes qu'on ne ferme pas le jour, les lavabos laissés sales après s'être lavé, ou les serviettes enlevées pour la lessive sans être remplacées. Petits riens apparemment sans importance mais qui éclatent en accès de colère s'ils ne sont pas liquidés à mesure.

Les retrouvailles par contre restent à chaque fois enthousiastes de part et d'autre. Sans grandes effusions, elles témoignent d'une affection profonde, d'une inséparabilité de deux êtres telle qu'on la perçoit chez de vieux ménages qui ont délaissé les zones de tempêtes. Mais chez moi, on n'en est .

pas encore là. J'ai mes pulsions, mes attractions, mes désirs d'homme.

Racontant par le menu mes journées de solitude à Françoise, je fis une allusion vague à la rencontre inopinée avec l'inconnue. A mon sens, il ne s'était rien passé de répréhensible et je me demandais jusqu'où il faut aller dans la description au conjoint de nos écarts conjugaux lorsque ceux-ci ne sont pas sortis du domaine de l'imagination. L'évangile dit sans ambages que le regard équivaut déjà à l'adultère, mais n'y a-t-il pas une certaine cruauté à déverser sur sa femme ses tourments intérieurs uniquement par souci de la transparence absolue érigée en dogme ?

Françoise m'a toujours compris lorsque je lui ai avoué quelque écart pour libérer ma conscience. Cette fois-ci, j'avais l'impression que la vraie

question était ailleurs. Le malaise était plus profond et touchait à l'existential. Indépendamment de son degré de gravité, l'incident révélait un trait fondamental et permanent de ma nature, la fuite. Mes désirs de solitude, que je prenais pour une noble aspiration à la perfection, étaient une échappatoire. Chaque fois que j'avais voulu me retirer, je m'étais retrouvé non pas sur le chemin de la sainteté mais dans les tourments de la tentation. Ma nature se révélait quand j'étais seul.

J'aurais voulu rejeter ma sexualité plutôt que d'en assumer la gestion responsable. Ceci ne sublimait en rien mon désir d'en jouir, sinon en solitaire, du moins en égoïste.

Le mariage pour moi n'avait pas été évident. Imbu d'absolu au moment de l'adolescence et nourri par des versets de la bible mis en exergue ou tron-

qués - celui qui se marie fait bien, celui qui ne se marie pas fait mieux - et par la lecture de la vie de saints qui avaient vaincu leurs passions en se retirant dans le désert, je ne pouvais concevoir pour moi que cette existence supérieure. Si une telle aspiration ne réussissait pas à assouvir mes désirs charnels, elle m'avait cependant donné des garde-fous et une certaine discipline pendant les années charnières où la personnalité se forme et trouve sa voie.

J'étais souvent tombé amoureux, quand j'avais l'impression qu'une fille s'intéressait à moi. Toute différente avait été la révélation aussi subite qu'inattendue de mon amour pour Françoise. Nous chantions dans le chœur universitaire. Elle avait été une parmi d'autres au premier rang des soprani, charmante, enjouée, intelli-

gente. Rien de plus. Jusqu'au jour où, la voyant arriver pour une répétition, je sus, comme dans un éclair, qu'elle deviendrait ma femme. Aucun flirt, aucun échange n'avaient précédé cette révélation et je ne sentis pas non plus le besoin de me précipiter vers elle, ni même d'assurer ma candidature. Etait-elle libre ? Je n'en savais rien.

Plusieurs mois se sont écoulés avant que je ne la retrouve par hasard chez des amis communs. A un certain moment, je me retrouvai seul avec elle, un téléphone de l'étranger mobilisant nos hôtes dans une autre pièce. Je fus transi par la panique de ne savoir que dire. Puis, comme un sursaut intérieur : « Fais face. Sois toi-même et dis-lui tout. »

« Tu sais, dis-je sans préparatifs. Je t'aime et depuis un certain temps je pense que je voudrais t'épouser. »

Elle ne parut pas surprise. Elle n'y avait jamais songé mais la proposition ne l'effrayait pas : « Dis-moi plus... »

Nous fûmes interrompus par des bruits dans le corridor annonçant le retour de nos amis.

« Il faudra qu'on en parle, » me dit-elle.

Ce fut tout. La soirée se poursuivit comme si de rien n'était. Mon cœur battait plus fort que d'habitude.

Elle ne m'a jamais répondu formellement. Quand nous nous sommes retrouvés trois jours plus tard sur une terrasse de café, il nous semblait tout naturel que les choses soient ainsi. Nous étions fiancés. Promis l'un à l'autre et liés pour la vie. De là, les événements se sont déroulés selon les normes. Nous avons révélé le pacte resté un temps secret entre nous, d'abord à nos familles, puis aux amis.

Lors d'une répétition de notre chorale, je fis une annonce publique qui déclencha des tonnerres d'applaudissements et une série de chants spontanés. Manière insolite d'entreprendre une relation puisque le jeu habituel du flirt, des sorties à l'essai et autres folâtreries de l'adolescence en avaient été absents.

Le mariage officiel eut lieu à peine quelques mois plus tard. Mariage civil où le préposé officiel nous servit en guise de recommandation finale cette belle sentence de Saint-Exupéry : « L'amour, ce n'est pas se regarder dans les yeux, c'est regarder ensemble dans la même direction. » L'avenir était en effet devant nous et nous ne manquions pas de projets communs.

La cérémonie religieuse, traditionnelle, fut avant tout l'occasion de faire la fête avec nos proches et nos amis. L'officialisation de notre union, en

quelque sorte, avec tous ceux qui nous connaissaient. Nous partîmes en voyage de noces en Italie et nous nous découvrîmes l'un l'autre.

Si l'on me demande à quelle date je me suis marié, je réponds sans hésitation : le 23 juin 1961, date de la cérémonie religieuse. C'est ce jour-là que Françoise et moi fêtons chaque année. Pourtant cette date ne correspond pas à celle qui est indiquée dans notre livret de famille.

Il y a, dans tous les ménages qui se sont mariés selon nos traditions, ce flou accepté, cette imprécision qui n'est en général que de quelques jours. Mais, avec le recul, je me demande quand notre mariage a réellement commencé, à l'instar de la controverse qui existe à l'heure actuelle sur le commencement de la vie humaine. Est-ce au moment de mon coup de foudre ? De notre

consensus sur l'union de nos deux vies ? De l'inscription et de nos signatures dans le registre civil ou au moment du *oui* prononcé à l'église ? Est-ce enfin au moment où, dans la plus stricte intimité, notre mariage a été consommé, ce qui, dans notre cas, ne s'est fait qu'après un certain temps ? La réponse est affaire de convenances.

Plus importantes pour nous ont été la certitude du chemin à suivre en renonçant à nos vies solitaires, la loyauté de notre engagement, la fidélité que nous nous promettions l'un à l'autre dès le premier instant et que nous respecterions pour le restant de nos jours.

Alors comment expliquer le refroidissement des premières passions et des premières attentions réciproques ? Comment expliquer l'attrait encore insistant exercé sur moi par

d'autres femmes ? Suffisait-il de mettre cela sur le compte de la ménopause que traversait la mienne ?

Je racontai à Françoise ma conversation avec le jeune couple rencontré au cours de ma balade en solo. L'impression qu'il m'avait donnée d'un ménage en voyage de noces et l'aveu, quelque peu gêné, de leur situation. Il semblait clair, pour leurs parents tout au moins, qu'ils inauguraient leur union à la sauvette après avoir emprunté leur voiture pour partir ensemble en vacances.

« Pour toi, c'est quoi le mariage ? » lui demandai-je.

Elle parut surprise. Peut-être les femmes s'embarrassent-elles moins de questions théoriques. Elle ne répondit pas mais se contenta de dire : « Tu as toujours pensé que le célibat est un état supérieur à celui du mariage, n'est-ce pas ? »

Ce fut dit sans récrimination, sans amertume, comme une déclaration de fait qui me toucha par sa simple franchise. Je n'ai pas cherché à répliquer. Je savais qu'elle disait vrai.

Le mariage, je l'avais accepté pleinement, sans discussion, comme une étape juste et bienvenue, voulue par Dieu, mais tout de même comme une concession à ma nature qui m'empêchait de vivre seul. Jamais n'avais-je regretté ma situation. Pas un seul jour je n'avais imaginé que nous pourrions ne pas rester ensemble pour toujours. Mais j'admirais l'état de célibat. Dans mes moments de découragement, de dépression, de fatigue, je rêvais au sort envié des anachorètes, sans avoir la moindre idée de ce qu'il aurait représenté pour moi. Un retrait du monde qui m'aurait libéré de la nécessité de vivre avec d'autres personnes, y compris, à la

limite, celle que j'aimais le plus ? L'enfer, ce n'est pas les autres, comme pensait Sartre, c'est de les exclure.

Et puis, une voix m'a parlé : il fallait nous installer. Notre chambre était la plus petite de l'appartement alors que le bureau où je pouvais me retirer occupait une pièce plus grande, au soleil, avec vue sur le lac Léman. Là, je pouvais m'enfermer, loin des bruits du monde, me réfugier dans mes livres, me sentir à l'aise avec les grands écrivains de tous les temps en préparant mes cours de littérature.

Au début de notre mariage, Françoise avait décoré notre chambre pour la rendre plus attrayante. Ce n'était pas de mon goût et j'avais réagi. Pourquoi ? Parce que je me savais vulnérable. L'amour qui grandissait en moi, je le sentais si fort, si

envahissant, si exigeant sur ma personne que j'avais peur d'être englouti. Il menaçait ma liberté. Confusément mêlée à ma peur de la sexualité et à ma fuite dans un moralisme desséchant, cette attitude croyait s'inspirer de la vie des grands saints.

Nous sommes allés, Françoise et moi, acheter un vrai mobilier de chambre à coucher. La petite pièce que nous avons occupée jusqu'ici avec des lits gigognes servirait aux visites. Ensemble, nous avons choisi des tableaux et des couvre-lits très décoratifs.

Dans les semaines qui suivirent, je me mis, sans m'en rendre compte, à prendre ma part des tâches ménagères. Panosser la cuisine chaque dimanche soir après la vaisselle devint une routine agréable et cuisiner de temps en temps, parce que j'y mettais le soin nécessaire, se révéla plus

efficace pour calmer mes nerfs que le *lexotanil* des laboratoires Roche que m'avait prescrit mon médecin.

« Alors, le mariage, c'est quoi ? » insistai-je un jour auprès de Françoise. Cette fois, elle n'esquiva pas la réponse : « Pour moi, le mariage c'est toi ! »

Je ris.

« C'est tout ? Sans critères, sans principes, sans loi-cadre, sans dogme auquel s'accrocher ? C'est la débandade, l'anarchie, la dissolution de la famille et du tissu social.

- Tu as sans doute raison mais pour moi cela suffit et puisque tu y tiens, voici ma sentence : le jeune homme quittera son père et sa mère...

- Et ils ne formeront qu'une seule personne. »

Je la regardai. Elle rayonnait et je vis que les pattes d'oie et autres rides

qui marquent peu à peu un visage au
fil des ans se changeaient en sourire.

Au fond, ce journal, je l'écris pour moi-même. C'est curieux pour un professeur de littérature mais je ne me suis jamais senti libre d'écrire. J'étais trop compassé, trop préoccupé par le style, trop absorbé par la forme, donc incapable de me laisser aller. Borgeaud disait qu'il avait un jour compris que, pour pouvoir écrire, il devait se mettre à écrire n'importe quoi. La plume s'est-elle soudain déliée en moi à la suite de ma tentative de me mettre à l'écriture lors de ma randonnée solitaire ?

Cette préoccupation de faire bien, je la retrouve dans d'autres aspects de

mon caractère. Un psychiatre bâlois parlait, dans une conférence, d'angoisse atavique (*Urangst*). Peur de l'inconnu, peur de se tromper, peur de l'infini. A vingt ans, j'avais peur de la mort au point d'en alimenter des angoisses nocturnes. Non pas tant la peur de la mort elle-même mais le vertige devant une existence qui serait sans limite. Déjà tout petit, j'imaginai le ciel en me demandant ce qu'il y avait au-delà et au-delà, au-delà, au-delà... pour comprendre que je ne pourrais pas comprendre. Logiquement l'éternité doit exister puisqu'il y aura toujours quelque chose au-delà de ce que je vois, dans le temps et dans l'espace.

J'avais peur aussi de la sexualité depuis que j'avais compris qu'elle pouvait être une force incontrôlable, d'où deux options contradictoires : l'une de me l'approprier pour en jouir,

l'autre de m'en débarrasser pour ne pas en être l'esclave.

Influencé par un cercle d'amis qui, dans la lignée d'un enseignement remontant aux premiers siècles du christianisme, estimaient que les relations sexuelles ne se justifient que dans le but d'avoir un enfant, j'ai essayé d'en accepter la discipline pendant des années. J'ai découvert par la suite que ce que je croyais découler d'une conception chrétienne était aussi prôné au début de notre ère, en réaction contre la décadence ambiante, par certains stoïciens et que cela se trouve également dans les cultures bouddhiques et hindouistes. La tradition hindoue est riche en exemples de la puissance acquise par la mortification. Elle contient une croyance selon laquelle le sperme retenu remonte au cerveau et génère une illumination spirituelle. Pour

Gandhi, la chasteté allait de pair avec la pratique de la non-violence. Jusqu'à la fin de sa vie, il a mis à l'épreuve, par divers moyens, sa capacité d'accéder à la maîtrise absolue de ses pulsions sexuelles. Il fallait qu'il se mortifie pour recevoir la force d'atteindre ses objectifs, y compris celui de la libération de l'Inde. Cette conception était par ailleurs dans le vent de l'époque. Le psychologue américain Erik Erikson révèle, dans une étude très fouillée des origines de la non-violence, qu'aux premiers temps de la psychanalyse, Freud lui-même avait eu le sentiment que pour être conduit dans les meilleures conditions, un traitement psychanalytique demandait l'abstinence sexuelle totale, celle du patient et même, en partie, celle du médecin.

Françoise n'a jamais cherché à entraver ma quête d'absolu. Beaucoup de femmes sont étonnamment dociles quand elles aiment leur mari. Nous vivions ainsi d'un commun accord. Il est difficile de discerner pourtant la part de la conviction profonde et celle d'une règle qui vient du dehors. En ce qui me concerne, j'ai connu pendant de longues périodes la tentation qui revenait chaque soir de me glisser dans le lit d'à-côté tout en n'osant pas le faire de peur d'être repoussé. Cela a maintenu chez moi des réactions et des exutoires d'adolescent.

Ne parlions-nous donc pas de ces questions en ménage, tout simplement ? Parfois oui, mais dans un couple ce n'est pas aussi simple car la relation échappe au domaine rationnel. Une conversation sur ce sujet réveille des désirs qui très vite brouillent l'échange objectif, l'autre

personne étant celle qui pourrait vous offrir ce que vous désirez. Mystères et séductions de la vie de couple !

Plusieurs ménages de ma connaissance ont renoncé aux contraceptifs, aux calculs de température et de calendrier et aux autres moyens artificiels de contrôle des naissances. Ils acceptent la discipline soutenue qu'exige alors toute naissance planifiée. Acceptée sans retenue et sans domination réciproque par l'homme ou la femme, il est vrai qu'elle libère des forces créatrices insoupçonnées qui se répercutent dans d'autres domaines de la vie. Mais est-ce valable pour tous ? Est-ce une exigence que l'un doit avoir sur l'autre ou qu'une communauté peut avoir sur ses membres ? Chacun ne doit-il pas apprendre à vivre en responsable, dans tous les aspects de son comportement et dans celui-ci en

particulier selon les injonctions de sa conscience ? Mais, dans un couple, on est deux. Et la conscience réussit-elle à se libérer des tabous d'une société, d'une tradition sociale, d'une religion ? Dans quelle mesure peut-elle surpasser l'instinct ?

Mon périple montagnard m'a révélé à nouveau l'emprise de celui-ci. J'ai redécouvert, depuis, la force de l'obéissance. La proposition que j'ai faite à Françoise de changer notre chambre implique une attitude nouvelle envers notre vie commune y compris envers la pratique naturelle de se retrouver de temps en temps dans le même lit. « Je suis d'accord, m'a-t-elle dit, mais c'est toi qui décide. » Elle avait mis le doigt sur la faille. Depuis toujours j'avais voulu confier le dressage de mon cheval à quelqu'un d'autre. La sexualité est un cheval sauvage que l'on reçoit à la

puberté. A chacun de le maîtriser. Il rue, il jette son cavalier à terre, il mord mais il peut aussi trotter, galoper, sauter des haies, tirer des charrettes et même s'envoler comme Pégase. Moi, j'ai eu peur de mon cheval comme j'ai eu peur à huit ans lorsque mon oncle paysan m'a assis sur sa monture et que je me suis mis à hurler jusqu'à ce qu'il m'en descende.

« Jamais ! Sauf le samedi, » m'est venu comme un ordre qui enlevait toute préoccupation les autres jours de la semaine. Sept fois moins de tourments. Dans la pratique, beaucoup moins, à cause des absences, des indispositions, des sorties tardives, ce qui ménageait des semaines de continence.

Françoise n'était plus en âge d'avoir des enfants. Dans ce domaine, nous ne nous étions pas mal débrouillés

puisque nous en avons eu trois avec la conviction pour chacun de l'avoir reçu au bon moment. Il s'agissait maintenant d'un nouveau pas en avant, d'une nouvelle découverte qui transcendent le carcan de l'interdit.

L'amour vrai assure la fidélité, non pas au mariage, ni à une promesse mais à une personne. Souvent, dans mes cours de littérature au gymnase, j'ai parlé à mes élèves du passage de *Derborence* dans lequel Ramuz parle de la voix qui s'adresse à Thérèse et qui lui dit : « Thérèse, va le chercher. » Son mari s'est sauvé de l'éboulement dans la montagne et il s'acharne, tout seul, à retrouver son compagnon mort. Personne ne sait quoi faire pour le sortir de sa folie et le faire redescendre. Les hommes du village ont peur de monter car le diable rôde dans ces hauteurs à la recherche des âmes perdues.

Et la voix parle à Thérèse : « Va ! Trouve les mots qu'il faut... Va vers lui avec ton secret ; va et tu lui diras : 'On va être trois, car il y a un petit d'homme qui va venir, et il aura besoin de toi.' »

La voix venait-elle du fond d'elle-même ? Venait-elle d'ailleurs ? Etait-ce celle de la conscience ou celle de Dieu ? Elle dépassait la notion du devoir, de ce qu'il convient ou ne convient pas de faire. Elle s'exprimait par un ordre précis qui dénouait un problème insoluble. L'épouse était prête à accomplir ce que tous les autres refusaient de faire.

J'ai alors compris. Au sein de notre vie conjugale, je devais remplacer la poursuite égoïste de la perfection par le renoncement à moi-même. « Afin qu'ils soient un, » prenait soudain tout son sens.

Là s'arrête le témoignage de Nicolas. Il me rappelle cette sentence de C.G.Jung, tirée de sa *Psychologie de l'inconscient* : « Ce que la jeunesse trouva et devait trouver au dehors, l'homme, dans son après-midi, doit le trouver au-dedans de soi-même. »

Nicolas m'avait confié qu'il avait reçu soudain, sans l'avoir demandé, ce qu'il avait tenté d'obtenir par ses propres forces : la chasteté pleinement acceptée. Françoise lui avait dit : « Je ne demande pas mieux. » Il en était résulté une plénitude de leur relation qui les accompagnerait pour le restant de leur vie en commun.

Ce fut plus court que prévu. En visite chez son fils aux Etats-Unis, Nicolas fut frappé par une de ces maladies foudroyantes qui tuent en quelques secondes. Une mort dont on dit trop vite : « C'est beau de partir ainsi. » Comme une espèce de consolation sans souci pour ceux qui restent. Et puis, on se demande si l'on a tout fait alors qu'il y avait des signes. Pourquoi les médecins n'ont-ils pas su déceler la menace d'une embolie alors que le patient se plaignait d'avoir mal aux jambes ?

Françoise a choisi d'accepter. De renoncer aux questions qui ne changent rien. Elle poursuit son sentier en marchant vers l'avant plutôt qu'en regardant en arrière. Sans sous-estimer la douleur de la séparation et le temps nécessaire à faire son deuil, je sais qu'elle est portée par le parcours qu'elle a

accompli avec Nicolas. Elle s'est installée dans le pays où son mari est mort, auprès de ses enfants et petits-enfants. Du moins une partie d'entre eux, car ceux que j'ai connus se sont établis en Jordanie.

Christiane et Ibrahim ont maintenant quatre enfants. L'un d'entre eux, leur aîné, est autiste. Ils ont passé par les questionnements et par les souffrances que provoquent chez des parents l'arrivée d'un enfant handicapé. Pourquoi, pourquoi, pourquoi ? Pourquoi nous ? Mais peu à peu, cette souffrance a généré une étonnante force morale et sociale. Ils se sont liés à d'autres parents qui devaient faire face à des situations semblables. Dans un pays où l'encadrement de ces enfants est souvent inexistant, ils ont créé des groupes qui réunissent des parents appartenant aux diverses communautés. Là, musulmans, chré-

tiens et juifs s'unissent pour partager leurs difficultés et agir ensemble afin de soulager la souffrance. Leur exemple a été suivi dans plusieurs autres villes et pays de la région. Ibrahim, Christiane et leur famille, si différents par leurs antécédents, sont devenus porteurs d'unité et d'espoir.

Qu'un couple soit créateur de vie nouvelle, voilà ce qui compte, voilà sa raison d'être. Je ne sais pas sous quel régime matrimonial fonctionne leur propre union. Mais qu'importe ? L'essentiel est ailleurs.

Je pense souvent à Nicolas qui, dans sa recherche sincère et son humilité, a su indiquer autour de lui et en particulier à ses enfants non pas tant des valeurs mais une route à suivre. Dans toute ma carrière médicale, il a été un cas à part. En général, je me suis donné comme règle de différencier ma vie privée de ce qui est

du ressort de mon cabinet. Je suis ainsi devenu, sans l'avoir voulu, le confident de quantités de patients qui se sont ouverts à moi dans la confiance. Nicolas a été la seule exception. Avec lui, j'avais une relation de partage spirituel enrichissant autant, et peut-être davantage, pour moi que pour lui.

L'opinion cultive un réel engouement pour les performances physiques et sportives. On encourage, on encense ceux qui relèvent des défis impossibles : tour du monde en ballon ou en catamaran, marche en solo jusqu'au Pôle, courses à pied et à vélo. Cette frénésie de l'extrême entraîne dans son sillage des milliers, des millions d'adeptes qui poursuivent, à leur niveau, les mêmes disciplines en acceptant les exigences et les renoncements qu'elles exigent. En parallèle, en compensation pour-

rait-on dire, la poursuite débridée du plaisir est présentée, à notre époque, comme naturelle, voire nécessaire à l'équilibre physique et mental. D'un côté le dépassement de soi, de l'autre le laisser-aller. J'ai souvent conversé de ces grands sujets avec Nicolas. C'est aussi sur ce plan-là que son parcours, dans la lignée d'une recherche qui s'est perpétuée tout au long de l'histoire humaine, reste pour moi prémonitoire.

Examinons les choses d'un point de vue philosophique. La chasteté, c'est quoi ? *Le Petit Robert* en donne une définition pour le moins contraignante : « Vertu qui consiste à s'abstenir de tout plaisir charnel jugé illicite et de toute pensée impure. » Basée sur la maîtrise absolue de soi-même, cette aspiration-là ne correspond pas à l'expérience de Nicolas. Pour lui, la

chasteté n'était concevable qu'en relation avec autrui, comme toute morale d'ailleurs. Rien ne sert d'être parfait tout seul, retiré dans une tour d'ivoire du haut de laquelle on se permet de juger le monde.

La sexualité n'a de sens que dans l'altérité. De même la chasteté. La discipline trouve son sens dans la relation avec l'autre et dans l'amour de l'autre qui devient alors prémisse de l'amour envers tous. On pourra arguer qu'elle peut tout aussi bien s'abreuver à une source mystique. Certes. Mais Nicolas n'était pas un mystique, même dans sa quête de l'absolu. Il disait que ce qu'il avait recherché était inatteignable par ses propres forces.

Accepter sa sexualité, telle fut sa première démarche. Reconnaître que l'instinct de reproduction est incontournable pour toute personne nor-

malement constituée, telle en fut la conséquence. S'acharner à le réprimer ne l'empêche pas de se manifester au moment où on croit l'avoir vaincu pour de bon, soit par une pulsion violente, soit, de façon plus pernicieuse, en couvant sans s'enflammer tout en consommant la joie de vivre et la liberté relationnelle. Ce que Françoise et Nicolas avaient découvert, c'est la plénitude d'une relation amoureuse qui n'a plus besoin d'être entretenue par l'acte charnel.

Si nous acceptons la réalité de notre nature telle qu'elle nous a été donnée dans le plan créateur, toutes nos forces vitales prennent un sens. Elles nous permettront de participer à cette création d'êtres nouveaux qui perpétuent la race humaine, physiquement et spirituellement.

Des amis hollandais leur avaient fait connaître le journal de Etty

Hillesum. On y suit le quotidien d'une jeune femme, de 1941 jusque dans le courant de 1943 quand elle fut embarquée dans un convoi de Juifs à destination de l'Allemagne. Sa mort à Auschwitz fut confirmée plus tard par un communiqué de la Croix-Rouge. Elle avait 27 ans. Etty décrit un itinéraire spirituel qui, selon J.G. Gaarlandt, préfacier de la première édition en néerlandais, présente « un contre-scénario à celui de l'extermination ». Ces textes d'une profondeur exceptionnelle décrivent la recherche d'un « altruisme absolu » qui bannit toute haine. En parallèle, elle vit dans un laxisme sexuel déroutant qui permet des relations simultanées avec plusieurs hommes. Pour Nicolas, les deux étaient incompatibles. Cela allait à l'encontre de sa conviction, de son expérience et de son combat. Il la jugea d'emblée : seul un comporte-

ment qui reconnaisse l'absolu de règles morales pouvait conduire au progrès spirituel.

J'ai essayé d'analyser avec Nicolas la racine de son attitude de jugement. Est-ce que, malgré les apparences, il aurait désiré dans son subconscient pouvoir concilier son engagement spirituel avec la liberté sexuelle que semblait prôner Etty Hillesum dans son témoignage ? Etait-ce la motivation profonde de la froideur, voire de l'agressivité envers des femmes dont Françoise lui avait fait parfois le reproche ? Est-ce que cela expliquait aussi le soudain désir d'aventure amoureuse qui s'était manifesté dès le début de sa randonnée solitaire ?

Dans sa recherche, il fit même un pas de plus. Sa propre nature contenait en germes les excès qui se manifestent dans le sadisme, la pédophilie et autres déviances sexuelles.

« J'ai reçu une éducation, me dit-il. Je vis dans un environnement social dont je respecte les règles, j'ai acquis des valeurs auxquelles je crois, j'ai une femme et des enfants que j'aime, un métier qui m'absorbe et me comble tout en assurant les besoins de ma famille. Si je n'avais pas reçu tout cela, aurais-je pu être, moi aussi, acculé à commettre ce que je condamne ? Je ne peux que bénéficier du doute. » Il déviait ainsi de l'ornière pernicieuse qui amène au jugement de tout et de chacun, au nom d'une vérité qu'on prétend avoir trouvée.

Ceci n'excuse pas les déviances inacceptables dont les instances politiques et judiciaires doivent se préoccuper afin de protéger la société. Cela met pourtant en question la peine de mort qui nie la possibilité d'un changement intérieur. Mais ça, c'est une autre histoire...

Pour conclure, j'aimerais pouvoir passer la plume à Nicolas afin qu'il réponde lui-même aux questions que pose ce livre, à ces questions qui occupaient son esprit toujours en recherche et, parfois, qui le tourmentaient. J'ai l'impression de l'entendre : Il n'y a pas de conclusion. La randonnée de nos vies ne se termine jamais, du moins tant que nous marchons sur cette terre, à condition que nous acceptons notre destinée d'être *en chemin*.

Remerciements

Ma gratitude va aux auteurs dont la pensée a enrichi les échanges entre Nicolas et son médecin :

p. 29, Jean de la Fontaine, *Le renard et les raisins*, fable de huit vers tirée d'une nouvelle édition à l'usage de la jeunesse, publiée en 1833 !

pp. 39 et 99, C.F. Ramuz, *Derborence*, La Guilde du Livre, Lausanne.

p. 69, Agatha Christie, *Loin de vous ce printemps*, (Editions du Masque, Hachette, 2000).

p. 94, Erik H. Erikson, *La vérité de Gandhi*, (Flammarion, 1974). V. en particulier les pp. 228 et 229 qui contiennent une citation de Sigmund Freud sur la complémentarité entre l'attitude intime du thérapeute et celle de son patient.

Sur la chasteté selon Gandhi, v. aussi : Rajmohan Gandhi, *The Good Boatman, a portrait of Gandhi*, (Viking, Penguin Books India, 1995). Références dans l'index sous *chastity* et *brahmacharya*.

p. 101, C.G. Jung, *Psychologie de l'inconscient* (Editions Georg, Genève, 1952) p. 148. V. aussi dès p. 146.

p. 109, Etty Hillesum, *Une vie bouleversée* et *Lettres de Westerbork*, (Editions du Seuil, 1985 et 1988). V. aussi: Paul Lebeau, *Etty Hillesum, un itinéraire spirituel* (Albin Michel, spiritualités vivantes, 2001). Un livre

bien documenté par de nombreuses citations. On regrette cependant de sentir, ici et là, un désir de récupérer une personne au lieu de respecter pleinement son propre cheminement spirituel.

Parmi les auteurs non cités spécifiquement, il faut noter :

Eloi Leclerc, *François d'Assise*, chap. 12, *Sœur Claire* (Desclée De Brouwer, 1981).

Evangile de Jean, chap. 8, *La femme adultère*.

Ch.P.

